

**VINCENT**

**BOREL**



**RICHARD W.**

roman

**SABINE • WESPIESER**  **ÉDITEUR**

Extrait de la publication



RICHARD W.

DU MÊME AUTEUR

CHEZ SABINE WESPIESER ÉDITEUR

*ANTOINE ET ISABELLE*

2010 ; Points, 2011

*PYROMANES*

2006

*MILLE REGRETS*

2004

*BAPTISTE*

2002 ; Points, 2010

CHEZ ACTES SUD

*JEAN-BAPTISTE LULLY*

Actes Sud/Classica, 2008

*UN CURIEUX À L'OPÉRA*

2006

*VIE ET MORT D'UN CRABE*

1998 ; Librio, 2001

*UN RUBAN NOIR*

1995 ; Babel, 1997 ; J'ai Lu, 2000

VINCENT BOREL

# RICHARD W.

roman



SABINE WESPIESER ÉDITEUR  
13, RUE SÉGUIER, PARIS VI  
2013

L'auteur remercie l'Institut français et la mission Stendhal  
pour l'aide apportée à la genèse de ce roman.

*Pour Sabine W., à nos vingt ans.*





*La liberté des autres étend la mienne à l'infini.*

Mikhaïl BAKOUNINE



# TRISTAN



UNE LOGE, SOMBRE. Un nez, aquilin, dont la peau luit, un peu grasse. La salle du *Hoftheater* de Munich est si chaude, en cette soirée du 10 juin 1865. D'ailleurs plus bas, au parterre, on transpire dans les habits d'apparat. Cet appendice est discret, mais autoritaire. Comme le bec de l'aigle, il renifle son maître assis dans la baignoire voisine, celle des souverains de Bavière, où un roi aux yeux de faon fixe l'immense lustre, ne prêtant attention à quiconque.

Richard le sent, et pourtant il n'ose tourner la tête en sa direction. Tant de regards, de jumelles et de monocles sont dirigés vers leurs loges, celle, opulente, de Louis II, seul, sans cour, ni gardes ni ministres ; celle de Wagner qui, anxieux, se sait sous haute surveillance. Car tout Munich s'intéresse à la passade de son roi de vingt ans pour ce compositeur de cinquante-deux ans, criblé de dettes, harassé par les déconvenues, les fuites et les rebuffades. Louis I<sup>er</sup>, le grand-père du roi, avait déjà imposé à la Bavière l'actrice Lola Montès. Cette sorte de caprice serait-elle donc héréditaire chez les Wittelsbach ? Murmures dans la salle.

– Qu'est-ce donc que ce Wagner, indésirable en Saxe, raillé à Paris et poursuivi par Vienne ?

– Une nouvelle sangsue !

– Un parvenu ?

– Oh non, c'est pire encore ! Ma chère, vous ne sauriez imaginer la dépravation de cet homme-là.

Si le maître musicien se hasardait à pencher la tête, il apercevrait l'oreille délicate et blanche de Louis II, ses boucles noires, son œil grand ouvert d'enfant en attente de cadeau, *Tristan et Isolde*, ce don, sublime entre tous, que va lui faire le Bien-Aimé, ainsi que Louis nomme éperdument Wagner, lettre après lettre. Un cadeau qui a déjà coûté au Trésor bavarois cinquante mille guldens. Richard, tétanisé, ne bouge pas, mais son odorat lui suffit pour savoir. Tout ce printemps, il a nourri Louis de discours sur l'Art, de poèmes et d'harmonies troubles distillées avec parcimonie au piano.

Le roi, avant de louer, à ses frais, une demeure cossue sur la Briennerstrasse de Munich, l'a d'abord installé dans la villa Pellet, sur les rives du lac de Starnberg, proche de son château. Il tient à sa disposition, lorsqu'il le désire, le plus souvent la nuit, les yeux bleus de Richard, parfois si ardents qu'ils paraissent le regard d'un archange réfugié dans la carcasse d'un pauvre homme. Louis attend la première de *Tristan* avec une fièvre dont les molécules stridulantes portent leur piquant jusqu'au nez du compositeur.

Wagner connaît bien cette odeur maintes fois respirée dans le salon du château de Berg tandis qu'il

égrenait les monologues d'Isolde et que, dehors, la brume nocturne montait des eaux du lac. Le roi n'exsude point d'aigreur. Ce n'est pas un étudiant en goguette au plaisir suant le lard et le chou. Sa peau laiteuse enserre un corps délicat, habitué aux vins doux et aux sucreries. Elle transmue à sa façon la bière d'Einbeck. Richard la prise particulièrement, elle est son hommage personnel à Martin Luther, qui en a jadis célébré les vertus. Sa vigoureuse amertume est la quintessence, selon Wagner, de l'âme allemande. Il projette d'ailleurs, sur le sujet, une comédie intitulée *Les Noces de Luther*. Pour faire honneur à son bien-aimé saxon, Louis le catholique consent à partager ce breuvage de psautier et d'encaustique. Après quelques chopes, le roi fleure comme un bouquet de lys qu'on aurait oublié sous le plafond d'une auberge. Un parfum prude et juvénile, celui d'un corps qui n'a pas encore connu l'amour charnel.

– Louis sent la vierge virile, soupire Richard en humant la royale présence, et il a bu.

Depuis sa loge, Louis II ne daigne pas tourner le visage vers son favori. L'homme Wagner n'a aucune importance. Richard est laid avec son front trop haut surplombant un menton en galoche. Sa maigreur fripée est encombrée d'un ventre à flatulences. Difficile de ne pas l'entendre gargouiller, certains soirs.

« Pourtant quel génie se cache sous cette méchante apparence ! » songe-t-il.

Mais peu lui chaut : ce soir, seul est important ce qui va advenir, *Tristan et Isolde*.

– Ce pour quoi l'on paye, grogne-t-on non loin.

Louis n'écoute pas. D'ailleurs, il ne saurait entendre un tel argument : un monarque ne compte pas l'argent, il le dépense. C'est là son droit le plus divin, comme l'est sa volonté d'être seul, dans sa loge, en costume de ville sans médailles ni épaulettes, sans gardes, ni ministres, ni proches. Seul au milieu de tous. Le duc Max, les princes Léopold, Albert et Luitpold ont été relégués dans les loges adjacentes. Albatros dans un ciel d'opéra, le roi fixe le buisson de cristal brûlant à plein gaz. Son esprit erre au-delà de la scène. Le frémissement de ses bottines traduit l'impatience.

– Ah, pourquoi ces lumières ne baissent-elles pas ? Vite ! Plus vite !

Qu'elle a été longue à venir, cette nuit de juin. Atteindre cette loge lui fut interminable. Il a fallu subir les « Gloire à notre roi » de ses bons Bavarois qui l'acclamaient derrière le rempart des gardes ; saluer les dos courbés cascadeant sur l'escalier d'honneur ; fendre la rumeur rieuse des femmes et la rocaille des langues qui baissait d'un ton sur son passage ; subir la fanfare des cuivres hurlant son entrée dans la salle.

– Pourquoi faut-il tout cela ? Ces vanités du jour, cette agression de l'existence, cet inutile fatras ?

Rien ne devrait exister fors lui et l'œuvre. Le reste n'est qu'un rêve imposé.

La fosse d'orchestre est pleine, cent musiciens au bas mot. Enfin naît l'obscurité. Mais le silence n'est pas total. Wagner, irrité, perçoit encore la toux des instrumentistes



se dégageant la gorge, leurs lèvres qui claquent une ultime fois sur l'anche du hautbois et l'embouchure du cor. Richard est tendu. Il a pourtant demandé à Hans von Bülow, son disciple et chef d'orchestre, que l'accord des musiciens s'effectue en coulisses. Il veut que sa musique naisse du rien primitif et non de ce sempiternel chaos d'avant la première note. Pas ce soir, pas pour son *Tristan*. Tout doit être neuf, inouï.

– Une sublime page va s'écrire. Elle va changer le monde. C'est la musique des temps nouveaux. Ma musique. Enfin !

Dans l'excitation et la crainte, les mots lui viennent, encore et encore. Des théories de verbes et d'adjectifs qui alimenteront plus tard ses carnets. Il a déjà tant écrit sur l'art et le théâtre. Et qui cela intéressait-il ? Une poignée d'amis tout au plus. Jusqu'à ce que Louis... Mais au-dessus et au-dessous, il y a encore ce public qui chuchote, qui renifle et qui toussote. Il n'est pas loin de donner raison au roi, lequel considère le peuple comme un cancer héréditaire que les esprits supérieurs ont pourtant l'obligation de souffrir.

Subitement une première note éclot des violoncelles. Une deuxième gonfle, une troisième retombe, étranglée par une conjuration de hautbois, de clarinettes, de bassons. Dans sa loge, le roi frémit. Le cor anglais geint une mélancolique agonie. Cette incertitude sonore reste suspendue, puis s'éteint. Silence.

Le même accord de douleur reprend, mais un demi-ton plus haut. Nouvelle détresse des violoncelles, autre

conspiration des vents. Et encore cette plainte. Louis humecte ses lèvres carminées. Est-ce un baiser ou une blessure qu'il ressent ? De la douleur ou du désir ? Rouvrir, refermer : l'accord des quatre notes se répète et s'égrène, cette fois coloré de plus d'instruments. L'étreinte sonore est pareille à une fièvre. Elle le gagne. Ses narines palpitent. Il a ôté ses gants. Ses mains d'albâtre pétrissent l'émeraude sertissant le pommeau de sa canne.

L'accord primitif s'éclaircit. Des paysages surgissent en fond de tête. Sur la terre hivernale caressée d'un pâle soleil, un vent puissamment gris commence à brasser les musiciens. Une perle de sueur brille à la tempe royale. Le regard de Louis a cessé de fixer le lustre, il est suspendu aux gestes de von Bülow, faiblement éclairé à son pupitre, veilleur dans l'aube orchestrale.

La proue d'un navire invisible fend la brume des sons. Sur les cordes tendues comme un voile diaphane se profile un visage d'une beauté inouïe. Qui est ce fantôme qui se laisse espérer et sans cesse se dérobe ? Wagner, les mâchoires serrées, incline enfin la tête vers la loge royale. Louis a la bouche ouverte, sa langue s'égaré au coin de ses lèvres, témoin d'un plaisir enfoui et qui soudain se trahirait. Le brame de l'orchestre emplît à présent toute la salle. Le ressac des notes submerge le parterre, il éclabousse les cavernes des loges, il écume vers le paradis. Des émotions inouïes saisissent le public. Certains cèdent à l'appel, d'autres se raidissent. Des gorges déglutissent, des sourcils se renfrognent, des jambes se croisent

et se décroisent. Des humeurs contrastées se réveillent en chacun. Gêne en gésine ou plaisir violent, nul ne saurait définir ce qu'il ressent.

Le prélude de *Tristan* suscite un flot de sensations confuses. C'est une main qui fouaille et force. Gantée de nuit, sans apprêts et sans arrêts, elle explore, elle pénètre là où il est interdit d'aller, délaçant l'intime, retroussant le poil, mettant la peau à nu pour y poser la morsure de sa consolation. Le flot musical bouscule scandaleusement l'émotion. Il serait indécent de laisser cette inondation se poursuivre, pourtant la sensation d'inconfort est si délicate qu'on ne voudrait pas qu'elle cesse. Querelleuse caresse, la tempête orchestrale va crescendo. Sa musique vénéneuse ronge la volonté, la paralyse. Pénétration, retrait, insatisfaction, nécessité ; cette abomination a la séduction des roses, elle est à la fois douleur de l'épine et miracle de l'éclosion ; elle tient de l'extase et de la profanation. Son poison porte les nerfs à l'incandescence sans jamais vouloir en ôter ses doigts de miel et de fiel. Exister n'a-t-il donc toujours été qu'une plaie voluptueuse ?

\*

La carte de visite était posée sur un plateau, à l'entrée de la pension. Un beau garamond imprimé sur du bristol luxueux. Y figuraient un nom et un titre : *Franz Seraph von Pfistermeister, secrétaire aulique de S. M. le roi de Bavière*. Le printemps précédent, en mai 1864, à Stuttgart, cet officiel avait bien failli ne jamais trouver Wagner. Ou plutôt le

trouver à la morgue, lui, le compositeur au mitan de sa vie, tant il était alors traversé d'idées abominables.

« Je suis en bout de course. Je ne puis aller plus loin. Je dois disparaître du monde, m'annihiler ! » télégraphiait Richard à son vieux compagnon Wendelin Weissheimer.

Demain, on allait découvrir sa dépouille tronçonnée par les roues du train sous lequel il se serait jeté. Ou gonflée par l'eau d'un canal où il se serait volontairement noyé, à la manière du pauvre Schumann. Il aurait aussi pu ingurgiter du laudanum. Sa femme Minna en abusait. Mais elle était loin de Stuttgart et c'était tant mieux. Ils ne savaient plus que s'aimer dans la distance, évitant ces orages d'un piètre quotidien où leur mariage avait sombré. Il y avait encore l'éther : respirer le flacon jusqu'à perdre conscience après s'être ouvert les veines dans un bain tiède. Un nouveau Sénèque ! Il en avait l'âge, cinquante ans passés, date de péremption pour un philosophe frustré, un artiste incompris, à la fin d'une existence tissée d'insatisfactions, épuisé d'envies sans cesse avortées. *Media vita in morte sumus*, au milieu de la vie nous sommes dans la mort, chante le vieil antiphonaire latin. Il ne se sentait même plus la force d'en faire une paraphrase musicale à la façon de l'ami Liszt, si prodigue en pages compulsives. Mais non ! Cette fin toxicomane aurait été pitoyable. La lente agonie d'une vieille fille geignarde. Ce n'était pas assez radical. Richard aurait préféré tirer le rideau comme on déchire une page. D'un coup.

Depuis des semaines le suicide était devenu tentant, presque une esthétique. Un splendide acte de volonté, la

preuve ultime du pouvoir de l'esprit affrontant la vie. L'acquiescement aux vérités de Schopenhauer, le philosophe de Francfort qu'il n'avait jamais rencontré, mais sans doute un peu trop lu. Décider de refuser la vie puisque c'est elle qui vous refuse. Et ainsi s'en venger. Dieu l'interdit ? Qu'importe : Dieu même lui devenait douteux. À d'autres, la peur des fantômes métaphysiques. Mais se réduire à néant puisqu'on existe trop, cela oui. Vivre n'est pas douleur ; non, vivre tient tout simplement trop de place. Alors pourquoi ne pas céder la sienne, de place ? Plus tôt que prévu ! Oui, pourquoi pas...

Dans Stuttgart traversée par les charrois de la foire et les cris des paysans qui avaient envahi la cité dès 4 heures du matin, il avait vécu la nuit du 2 au 3 mai comme une enfilade de pièces sombres. Insomnie : quel lieu tragique tandis que sur le monde endormi pèse la nuit ! Alors se lèvent en soi des tempêtes d'une terrible obscurité. Chaque pensée ne rencontre que des chambres d'écho où s'amplifient les terreurs et les doutes. Là-bas, au bout de la route, il y avait sans doute des mondes plus sereins. *Ô mort, vieux capitaine, il est temps ! Levons l'ancre ! Ce pays nous ennuie, ô Mort ! Appareillons...* Charles Baudelaire, ce poète parisien qui avait été l'un des premiers à lui déclarer sa flamme dans des textes pétris d'admiration, comme il connaissait bien le cœur d'un artiste !

Richard était exténué. À bout de ressources financières, il était désormais près de lâcher définitivement prise. À Vienne, qu'il avait dû quitter précipitamment, son goût du luxe avait jeté à ses trousses une meute de créanciers.

Trop de soie. Mais était-ce sa faute à lui s'il ne pouvait porter que des sous-vêtements de soie ? Tout autre tissu lui provoquait un érépipèle dont les cures thermales venaient difficilement à bout. Il avait essayé l'hydrothérapie, il s'astreignait à des bains glacés accompagnés de régimes terribles qui l'avaient fait dangereusement maigrir. Il buvait de l'eau soufrée, il avait supprimé le thé, le café, le vin, la viande et les laitages. Sans autre résultat qu'intensifier sa cyclothymie, sa constipation chronique et ses dermites.

– Mon cher, vous êtes bien trop nerveux, rien de plus grave que cela.

Tel était le diagnostic des médecins. Nerveux, et comment ne pas l'être ? Il avait démarché tout ce que la Confédération germanique comptait de mécènes pour abriter son œuvre et incidemment sa personne. Trente-huit roitelets avaient tissé tout autour de lui une toile d'indifférence. Wagner, pourtant, ne manquait pas d'amis. Sa musique avait quelques soutiens. Franz Liszt avait sondé le roi de Prusse, les ducs de Cobourg, de Bade, de Gotha ; les théâtres de Berlin, de Karlsruhe, de Mannheim. Certains l'avaient jouée. Mais quel principule aurait risqué sa fortune et sa réputation pour monter *Tristan*, son nouvel opéra, l'œuvre d'un compositeur qui plus est proscrit, fiché comme un dangereux agitateur aux mœurs suspectes ?

Paris venait de le renvoyer d'un coup de pied au derrière après son *Tannhäuser*. Cela lui avait été un choc terrible. Il s'était un moment cru, enfin, tiré de ses embarras financiers. Tout était clair, *Rienzi*, l'opéra qui lui

avait conquis Dresde, triompherait au Théâtre italien, qu'il se voyait déjà transformer en Théâtre allemand. Il comptait sur les cent mille Allemands résidant à Paris pour assurer sa notoriété. Ses droits d'auteur iraient croissant. Il allait pouvoir vivre sur un grand train sans avoir à courir après l'argent. Et ce *Tristan* qu'il avait dans ses cartons, cette œuvre inouïe et douloureuse achevée depuis des années, mais qui ne trouvait pas preneur, elle allait pouvoir être montée ; à Paris ou ailleurs, Karlsruhe ou Strasbourg, des villes acquises à sa musique, mais qui n'attendaient que l'adoubement d'un grand succès parisien pour accueillir ses opéras futurs comme ils le méritaient. Le couronnement était à portée de main. Mais il n'en avait rien été...

*Tannhäuser*, la déception de trop. Il ne désirait que Paris où l'on était reconnu. Là résidaient l'argent et le public. Paris était le phare de la culture, le marchepied de la gloire et de la réussite. Certes, la ville d'Auber, de Scribe et de Berlioz l'avait à plusieurs reprises refusé, mais, en 1861, Napoléon III lui-même l'y avait convié. Et non dans un théâtre de second rang, mais à l'Académie de musique, la version impériale de celle qu'avait fondée Lully moins de deux siècles auparavant ! Quelle consécration !

Les amis viennois de l'empereur, les Metternich, avaient soufflé à Napoléon III tout le bien qu'il fallait penser de *Tannhäuser*, une œuvre jugée d'avant-garde par ceux qui avaient assisté à ses rares représentations. Le directeur de l'opéra avait invité officiellement Richard à la reprendre à Paris. Wagner en avait revu l'orchestration

et certaines pages pour la rendre encore plus brillante. Mais il avait péché par orgueil en dédaignant les conseils avisés. Car Paris était d'abord d'une ville à tiroirs et à coteries, une cité de ronds-de-cuir où la médiocrité affichait sa prépondérance. Les pousses du génie flétrissaient dans les mansardes ; les artistes officiels paradaient, la rosette de leur Légion d'honneur à la boutonnière. Les académiciens étaient des poussifs ventripotents ; le talent ne mangeait que tous les trois jours, comme lui, jadis, avec Minna. Cette fois, pourtant, il avait été sûr de tous les subjuguier. Hélas, l'Académie impériale était d'abord un bordel pour aristocrates où les membres du Jockey Club mataient les jambes de leurs maîtresses par les oculi de la salle de répétition. Ces beautés mercenaires possédaient la clé du grand opéra français. Aucun musicien ne pouvait tenir l'affiche sans un grand ballet qui devait obligatoirement être dansé à 10 heures du soir. L'heure coïncidait avec les exigences dinatoires du Jockey Club, lorsque ces messieurs, au sortir de table, venaient savourer les entrechats de leurs protégées.

– Mais, monsieur Wagner, mon ballet ! Le ballet ! Vous ne pouvez pas le placer après votre ouverture, c'est bien trop tôt dans la soirée ! Que vont dire ces messieurs ? Nous risquons un four ! s'était insurgé Padeloup.

Richard n'en eut cure ; son œuvre d'abord, et ses exigences esthétiques ; au diable les bandaisons aristocratiques, elles attendraient. La première de *Tannhäuser* fut sanglante. Alertée que Wagner avait refusé de jouer le ballet à l'heure convenue, l'escouade du Jockey Club,



armée de sifflets, de cotillons et de cors de postillon, déclencha le charivari, couvrant la musique. Dès qu'une partie du public obtenait l'apaisement, les quolibets fusaient, soutenus par les crécelles. Cette clique du faubourg Saint-Germain, acoquinée à la noblesse industrielle du Second Empire, sut mettre les rieurs de son côté. Les danseuses refluèrent tandis que Padeloup s'évanouissait en coulisses. *Tannhäuser* tomba, et avec lui tous les espoirs de Richard. La presse internationale en fit ses choux gras. Les princes d'Europe et les théâtres d'Allemagne apprirent qu'on avait rejeté l'œuvre à grand renfort de cotillons et de langues de belle-mère. Paris avait déchiqueté Wagner en riant. Ils lui fermèrent leurs portes.

Il était mort pour la musique de son temps, écrasé par une cabale de fils de banquiers juifs et d'aristocrates libidineux menée par le médiocre Meyerbeer ! Il s'était mis à les haïr. Il ne voulait plus rien avoir à faire avec ce monde moderne, lui qui espérait que son succès relevât uniquement de son art ; qu'il ne fût pas l'un de ces triomphes éblouissants que la presse relate et enterre aussitôt, le fruit de la spéculation de plumitifs méprisables et sans cœur ; ce ramassis de gens lâches, sans énergie et sans talent ; cette clique de suivistes pusillanimes.

— Un honnête homme n'écrit jamais dans un journal, il l'amène au petit coin et s'essuie avec !

L'amertume empoisonnait la bouche de Richard. Il avait bien trop le cœur sur la langue alors qu'il aurait été plus sage de garder ses rancœurs pour lui. Mais tous ses

efforts pour se mettre à l'unisson de son temps n'avaient fait que rendre sa vie de plus en plus pénible et son corps ulcéré de la peau aux intestins.

Certes, il arrivait qu'on donnât encore Wagner, comme parfois son *Hollandais volant*, non sans un certain succès, mais avec des interprètes douteux et des chefs pitoyables. Les quelques critiques qu'il recevait montraient à quel point on dénaturait son œuvre. Si Weimar avait bien applaudi *Lohengrin*, il avait dû attendre onze ans pour l'entendre acclamé, enfin, à Vienne. Composer, et ne pouvoir juger ce que l'on a créé, peut-on imaginer pire opprobre ?

Il venait de connaître quatorze années de bannissement et ce n'était que récemment qu'il avait pu revoir Leipzig, sa ville de naissance, et Dresde. Mais sans joie. L'Allemand qui s'était battu pour la liberté en 1849 y avait été condamné par contumace. Depuis, il n'aurait pas risqué un pied dans le grand-duché de Saxe : il en allait de son amour-propre et de sa vie.

Cet incompris était tenaillé par un orgueil sans frein. Richard qui, dans la nuit de Stuttgart, bouleversait ses draps avec des scénarios de suicide plein la tête, alors qu'il aurait dû plutôt se lever, allumer la lampe à pétrole et écrire, tant son esprit débordait de poèmes et de notes, refusait de rentrer dans le rang où Minna, son épouse, voulait sans cesse le ramener. Elle l'imaginait toujours au temps de sa première gloire, quand son opéra *Rienzi* avait mis Dresde à leurs pieds. Un succès aussitôt suivi de sa nomination comme maître de la Chapelle royale de Frédéric-Auguste II.

– Moi Richard Wagner, maître de chapelle ! Quelle comédie !

Il donnait de grands coups de talons dans l'édredon.

En ce temps-là, il portait une perruque poudrée et il obéissait au prince, recevant de temps à autre ses salutations à la promenade pour avoir dirigé la veille un opéra de Gluck, *Armide* ou *Iphigénie*, arrangé aux petits oignons pour les oreilles paresseuses de l'Altesse. Soumission, vassalité, et surtout indifférence. La musique comme une tapisserie de salon, ou un topiaire dans un parc bien agencé. Ces princes-là se voyaient toujours en Louis XIV dans leurs Versailles de province. Risible ! Démodé ! Impossible ! De rage, il en cassait parfois la vaisselle du ménage.

« Et pourtant, mon ami, il faut manger, se vêtir, exister », lui écrivait Minna, insistante, espérant son retour depuis Dresde qu'elle n'avait pas eu à quitter.

– Raisonnable femme, petite bourgeoise, actrice de peu d'envergure ! maugréait-il.

L'avait-elle jamais compris, lui, Richard Wagner ? Il avait déjà tant de mal à tenir en place dans les salons où le flamboyant Liszt agitait ses immenses mains et paraissait, transformant sa notoriété en or. Lui, assurément, il savait s'y prendre. L'histoire de la musique avait connu le musicien-valet, tel Haydn, ou bien Mozart au temps du méchant Colloredo, l'archevêque de Salzbourg. Franz Liszt avait réinventé le singe savant. Son aisance matérielle était à l'aune de cette infamie. Un musicien de cirque, un bonimenteur d'arpèges, un bellâtre pour

aristocrates évaporées. Mais qu'était la musique du Hongrois comparée à la sienne ? D'ailleurs, qu'était-ce que la musique ?

« La partie d'un projet plus vaste. L'art doit être total, immense ! Même l'opéra n'est rien. Un genre du passé, une sottise tout juste bonne à faire bâiller dans les loges, à occuper le prince et à flatter le bourgeois. Les temps nouveaux nécessitent plus puissant, plus grand, plus ambitieux ! »

Couché sur le dos, Richard observait les taches d'humidité dessinant au plafond des ellipses que son esprit fiévreux transformait aussitôt en amphithéâtres. Alors il se mettait à rêver d'Épidaure et d'Athènes, de conques de pierre ouvertes sur le ciel immense où l'imaginaire des peuples antiques convoquait la cité et ses dieux. Wagner estimait avoir la grandeur de Sophocle et le souffle de Shakespeare. Il avait écrit *Leubald et Adélaïde*, sa première tragédie, à quinze ans. Sa sœur Rosalie, actrice autrement douée que Minna, avait été déconcertée, mais elle ne l'avait pas trouvée si mauvaise. Lui n'avait jamais douté de son génie. Il serait Beethoven et Shakespeare en un seul homme, c'était son seul désir, aussi loin qu'il se souvienne. Il possédait derrière son haut front de quoi chanter le monde d'une manière inouïe. Il rêvait de théâtres utopiques et monstrueux, des Taormine et des Colisée qu'on n'avait encore jamais connus. Des édifices où il n'y aurait plus ni loges, ni parterre, ni paradis. Finis les cours et leurs miroirs, oubliées les mondanités et les courbettes. Au diable, l'Ancien Régime ! Comme il avait

aimé voir brûler l'opéra de Dresde en 1849 ! Quelle exaltation de voir crouler ce vieux monde de dieux en carton où gigotent les princes qui s'imaginent en être le reflet. La Révolution, voilà ce qu'il fallait apporter dans l'art !

Inventer un théâtre où tous pourront voir et entendre à égalité. On y mangera, comme chez les Grecs anciens, du pain, du miel, des olives et de la viande sèche. On y boira le lait et le vin. On partagera, on communiera dans l'art. L'artiste ne sera plus subordonné au pouvoir, aux puissances. Son talent lui apportera de l'argent : alors il deviendra son seul maître. Lui, Richard Wagner, était né pour chanter le peuple, ses mythes, ses légendes, son histoire. Pour faire surgir en chacun, par la grâce de son art, les images mythologiques inscrites au tréfonds de l'humanité depuis la nuit des temps. Sa création poussait en lui comme un arbre tenace. Tout un monde se bousculait dans sa tête, bouffées brusques et éruptives, exaltantes et épuisantes. Car s'il ne travaillait pas à son œuvre, elle l'étouffait. La pauvre Minna en avait tant de fois subi les conséquences ! Les sagas nordiques, les légendes du Graal, la vie de Bouddha s'impatients en lui. Il avait dans ses cartons, outre *Luther*, un *Frédéric II* et même un *Jésus de Nazareth* socialiste. Celui du Sermon sur la montagne, avec une Marie-Madeleine sans larmes ni contrition.

Tout le contraire du carton-pâte de ces Juifs de Mendelssohn et de Meyerbeer qui faisaient obstruction à ses œuvres. Certes, ils lui avaient distribué des sourires, de l'empressement et des caresses, feignant de lire ses

œuvres, puis les refusant après les avoir décortiquées avec bien trop d'attention. Comme cela s'entendait...

– Engeance de Jacob ! Internationale de l'art mondain ! Vous êtes à l'origine de cette conspiration du mépris qu'observe toute l'Europe à mon encontre !

Il en était si persuadé qu'il multipliait les articles sur les Juifs et la musique. Parce que lui ne réussissait jamais aussi bien qu'eux.

Désormais, c'était trop tard, il était trop vieux, trop usé. Pourquoi donc noircir tant de pages ? Pourquoi vivre encore ? Pour redevenir un compositeur à la solde ? Un bouffon ? Un courtisan ? À quoi bon rêver d'avenir ?

« Non, Minna, non ! Plutôt faire de ma mort une œuvre d'art », lui avait-il écrit la veille, sans pour autant avoir expédié la lettre.

Il ne réclamait pas grand-chose : un patron qui accompagne ses projets, un théâtre pour les produire. Et de l'or ! Il en voulait sous toutes les formes utilisables, guldens, couronnes, napoléons, florins ; des monceaux d'or pour vivre enfin dans le luxe. Le monde lui devait bien ça : il se savait être ce génie qui allait changer pour toujours l'esprit des hommes.

En tournant la tête, Richard aperçut la carte de visite de Pfistermeister. Il la saisit et la déchira, soudain envahi d'une peur panique. Tant de sbires couraient à ses trousses à travers l'Europe, une alliance de créanciers et d'espions à la solde des services secrets. Il soupçonnait la terre entière. Tel regard acéré jeté depuis une calèche, tel passant qui paraissait le suivre à la tombée du jour,

telle ombre se rencognant dans l'escalier. Ce douanier qui avait épluché son passeport ne s'était-il pas ensuite précipité pour câbler sa situation à une obscure et malfaisante entité ? Pouvait-il avoir confiance dans le contrôleur du train ? Dans le libraire, le brasseur, ou même le concierge de sa pension ?

Au matin, il s'était levé sans avoir trouvé le repos. Anxieux, il décida de se rendre auprès de Karl Eckert, le maître de chapelle du théâtre royal de Stuttgart, qui avait promis de s'entremettre pour lui auprès de la cour de Würtemberg. Son *Tristan*, achevé depuis cinq ans, allait peut-être enfin trouver preneur ?

– Cette fois, si cela ne donne rien, j'en finirai avec le monde...

Après le rendez-vous, où son interlocuteur se montra affable, mais avec dans l'œil un je-ne-sais-quoi d'hésitant qui avait un peu plus augmenté ses soupçons – car Eckert était un compositeur, et peut-on seulement faire confiance à un concurrent ? –, il s'en était retourné, maussade, à la pension.

Le concierge lui avait aussitôt sauté sur le poil. Richard savait ne plus avoir de quoi régler une nuitée supplémentaire. Il allait devoir à nouveau biaiser...

– Herr Wagner, l'envoyé de la cour de Bavière est là. Son Excellence vous attend au salon.

Richard, mécontent de tant d'insistance, n'avait d'autre choix que de le rencontrer.

Franz Seraph von Pfistermeister était si chauve qu'il donnait l'impression d'une boule de billard. Son visage

et son crâne évoquaient une matière lisse où pouvaient se refléter toutes les expressions possibles. L'homme possédait l'une de ces parfaites têtes de cour où les désirs du prince s'impriment sans que leur possesseur ait jamais besoin d'y exprimer les siens propres. Pfistermeister était une sphère de politesse, un concentré d'indéchiffrable.

L'affabilité avait envahi sa physionomie en voyant Wagner. Le secrétaire aulique avoua l'avoir vainement recherché à Vienne et à Mariafeld. Il était sur ses traces depuis bientôt trois semaines et il débordait de joie d'avoir enfin trouvé celui que son maître, le roi Louis II de Bavière, tenait en si haute estime.

La main gantée du secrétaire lui présenta un mot du souverain, accompagné de son portrait miniature et d'une bague où scintillait un rubis de bonne taille. Cet astre rouge et la teneur du message dissipèrent immédiatement les humeurs suicidaires de Richard.

*De même que cette pierre flamboie, de même suis-je enflammé du désir de connaître l'auteur de Lohengrin.*

Louis garantissait en outre de tout mettre en œuvre pour le prémunir contre les coups du sort. Il l'invitait à suivre son émissaire, qui avait comme mission de le mener immédiatement à Munich auprès de lui.

Pfistermeister n'avait aucun doute sur la suite que Richard donnerait à ce généreux message.

— Herr Wagner, onze heures viennent de sonner. Un train, cet après-midi même à cinq heures, vous conviendrait-il ?



Richard prit ses quelques affaires et suivit Pfistermeister, qui avait réglé la note en laissant un généreux pourboire. À la gare, le journal du soir lui apprit la mort de Meyerbeer, le trop célébré compositeur d'opéra et le médiocre auteur du *Prophète*, survenue la veille à Paris. Wagner éclata d'un rire tonitruant. Enfin ! Le règne des hommes de valeur semblait devoir s'annoncer. Le lendemain, 4 mai 1864, il était reçu en audience privée à la *Residenz*.

\*

L'orchestre du *Hoftheater* s'apaise. Le rideau de scène s'ouvre. On voit le pont d'un bateau et la mer d'Irlande, grise et bleue. La voix d'un marin invisible tombe des cintres. Une femme prostrée lève son chef cerclé de longues nattes. C'est Isolde. Elle rugit :

« Qui se permet de me narguer ? »

Dans le train, Pfistermeister avait continué d'être très officiel. Il exposa à Wagner la situation du royaume de Bavière, échu entre les mains de Louis II, fils de Maximilien II, « rappelé à Dieu le 10 mars passé ». Le jeune souverain, né le jour de la Saint-Louis, tenait à garder solidement son royaume dans le giron du catholicisme. Ses sujets en étaient fort contents et ils adulaient leur nouveau monarque.

— Le royaume de Bavière a bien plus en commun avec son cousin d'Autriche qu'avec la Prusse luthérienne de Bismarck, ne trouvez-vous pas ?

Wagner, prudent, acquiesçait. Il laissait le secrétaire aulique développer.

– C'est là mon avis, que partage le président du conseil ministériel, Herr von der Pfordten.

À l'énoncé de ce nom, Wagner se raidit. Cela n'échappa point à Pfistermeister.

– Un homme éminent. Vous avez dû connaître le baron à Dresde. N'a-t-il pas été...

– ... ministre des Cultes et de la Culture de Sa Majesté Frédéric-Auguste. C'est exact.

Richard n'en dit pas plus et la conversation continua sur un terrain neutre : les embellissements de la ville de Munich, les projets esthétiques du souverain ; la vie, simple, mais confortable, que l'on menait à sa cour.

– Mais nous n'arrivons pas à la cheville des splendeurs du Paris impérial, glissa le secrétaire aulique, en espérant une réaction à ce qu'il n'ignorait pas être pour Wagner un cuisant souvenir.

Là encore Richard ne releva pas. Ils devisèrent encore un peu. Puis le balancement du train à la tombée du jour induisit une secourable somnolence. Par la vitre, Wagner contempla les monts sous le ciel vieux rose. Il surprit le reflet de Pfistermeister. L'homme l'observait, mais abaissa aussitôt ses paupières. Richard s'abandonna à ses pensées, un mélange de méchants souvenirs, de rage et d'espérance.

Il méprisait les souverains. Capricieux, inconstants, ces créatures ne tenaient jamais leurs promesses. Le faible Napoléon III n'avait su brider l'aristocratie de

bambocheurs qui avait tué *Tannhäuser*. Augusta de Prusse lui avait promis monts et merveilles avant de lui tourner le dos à Baden-Baden. L'empereur du Brésil dom Pedro II lui avait commandé un opéra italien, puis s'était évanoui dans ses jungles lointaines. Cependant, Richard redoutait encore plus leurs ministres. Ce Ludwig von der Pfordten n'était vraiment pas de ses amis. À Dresde, il avait fait obstruction aux réformes sociales que Wagner souhaitait apporter dans la gestion de l'Opéra royal. Pas d'augmentation de cachets ou de concerts au bénéfice des artistes, hors de question de voir se créer une caisse d'assistance mutuelle pour la maladie et la vieillesse des musiciens.

Si le destin venait de mettre sur sa route un mécène potentiel, il avait aussitôt tempéré ce semblant de bonne fortune en plaçant un ennemi à ses côtés. Ces puissants ! Il ne pouvait pourtant se passer d'eux s'il voulait que son œuvre résonnât un jour. Richard Wagner allait-il devoir à nouveau prêter allégeance ? Vers quel jeune être capricieux ce train qui, la veille, aurait pu devenir l'instrument de son suicide le conduisait-il ?

Louis II le reçut dans un salon rococo de la *Residenz*, tout lambrissé d'écaille et d'ambre. Le jeune homme était impressionnant. Immensément fin et d'une élégance sobre, chemise blanche, lavallière prune, redingote noire, il dépassait Wagner d'au moins deux têtes. Richard esquissa une révérence, interrompue par le roi, qui se précipita à sa rencontre dès que l'huissier eut fermé les portes. Richard leva la tête. Les yeux de Louis étaient

emplis d'une admiration sans bornes. Il tendit ses mains au compositeur, qui ne les lâcha point. Le roi plongeait dans le regard marin de Wagner, s'y noyant un long moment. Puis il baissa la tête.

Il guida Richard vers un canapé. Il se déclara son obligé, déposant toute son autorité au pied de l'être sublime qui l'avait conquis, à l'âge de quinze ans, avec son *Lohengrin*.

Il avait grandi, lui confia-t-il, dans un château merveilleux aux marches du Tyrol. La demeure dominait un lac, le refuge de grands oiseaux blancs et noirs, et on la nommait *Hobenschwangau*, le « haut pays des cygnes ». Par les baies exposées au nord, on pouvait voir les collines de la grasse Bavière boursoufler l'horizon. Mais, au sud, c'était tout autre chose. Le Tyrol dressait ses pics chaperonnés de neige huit mois durant. Leur théâtre formidable se nimait d'or pulvérulent les longs soirs d'été. Entre plaines et sommets, ses aïeux Wittelsbach avaient édifié une folie néogothique dont les fresques contaient les aventures du chevalier Lohengrin. L'enfant-roi s'y était enivré de légendes. Il s'imaginait habiter Montsalvat, le burg du Saint-Graal. Sa fantaisie attelait la nacelle du chevalier de lumière aux vrais cygnes du lac. Contemplant les fresques chaque jour, il avait frémi à l'appel de trompette du tournoi, il avait chéri la douce duchesse de Brabant, il avait connu l'épreuve de Dieu. Il était sorti victorieux du combat contre les forces néfastes.

Le soir, il suppliait sa princesse imaginaire de ne jamais lui poser la question interdite : quel était son nom ?

ACHEVÉ D'IMPRIMER  
EN NOVEMBRE 2012  
SUR LES PRESSES  
DE  
L'IMPRIMERIE F. PAILLART  
À ABBEVILLE  
POUR LE COMPTE  
DE SABINE WESPIESER ÉDITEUR

IMPRIMÉ EN FRANCE  
NUMÉRO D'ÉDITEUR : 115  
ISBN : 978-2-84805-133-8  
DÉPÔT LÉGAL : JANVIER 2013